

# Guillaume Apollinaire

## ALCOOLS

(1898 - 1912)



Editeur PB Monpersonnage  
Œuvre du domaine public

## ZONE

À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes  
La religion seule est restée toute neuve la religion  
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme  
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X  
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient  
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin  
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent  
tout haut  
Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux  
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures  
policières  
Portraits des grands hommes et mille titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom  
Neuve et propre du soleil elle était le clairon  
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-  
dactylographes

Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y  
passent  
Le matin par trois fois la sirène y gémit  
Une cloche rageuse y aboie vers midi  
Les inscriptions des enseignes et des murailles  
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent  
J'aime la grâce de cette rue industrielle  
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des  
Ternes

Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit enfant  
Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc  
Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades  
René  
Dalize  
Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Église  
Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous sortez du  
dortoir en cachette  
Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collègue  
Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste  
Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ  
C'est le beau lys que tous nous cultivons  
C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas le vent  
C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse mère C'est  
l'arbre toujours touffu de toutes les prières  
C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité C'est  
l'étoile à six branches  
C'est Dieu qui meurt le vendredi et ressuscite le dimanche

C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs

Il détient le record du monde pour la hauteur

Pupille Christ de l'œil

Vingtième pupille des siècles il sait y faire

Et changé en oiseau ce siècle comme Jésus monte dans l'air

Les diables dans les abîmes lèvent la tête pour le regarder

Ils disent qu'il imite Simon Mage en Judée

Ils crient s'il sait voler qu'on l'appelle voleur

Les anges voltigent autour du joli voltigeur

Icare Enoch Elie Apollonius de Thyane

Flottent autour du premier aéroplane

Ils s'écartent parfois pour laisser passer ceux que  
transporte la Sainte-Eucharistie

Ces prêtres qui montent éternellement élevant l'hostie

L'avion se pose enfin sans refermer les ailes

Le ciel s'emplit alors de millions d'hirondelles

À tire-d'aile viennent les corbeaux les faucons les hiboux

D'Afrique arrivent les ibis les flamants les marabouts

L'oiseau Roc célébré par les conteurs et les poètes

Plane tenant dans les serres le crâne d'Adam la première  
tête

L'aigle fond de l'horizon en poussant un grand cri Et  
d'Amérique vient le petit colibri

De Chine sont venus les pihis longs et souples

Qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par couples

Puis voici la colombe esprit immaculé

Qu'escortent l'oiseau-lyre et le paon ocellé Le phénix ce  
bûcher qui soi-même s'engendre

Un instant voile tout de son ardente cendre Les sirènes  
laissant les périlleux détroits

Arrivent en chantant bellement toutes trois

Et tous aigle phénix et pihis de la Chine  
Fraternisent avec la volante machine

Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule  
Des troupeaux d'autobus mugissants près de toi roulent  
L'angoisse de l'amour te serre le gosier  
Comme si tu ne devais jamais plus être aimé  
Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans un  
monastère  
Vous avez honte quand vous vous surprenez à dire une  
prière  
Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer ton rire  
pétille  
Les étincelles de ton rire dorent le fond de ta vie  
C'est un tableau pendu dans un sombre musée  
Et quelquefois tu vas le regarder de près

Aujourd'hui tu marches dans Paris les femmes sont  
ensanglantées  
C'était et je voudrais ne pas m'en souvenir c'était au déclin  
de la beauté

Entourée de flammes ferventes Notre-Dame m'a regardé à  
Chartres  
Le sang de votre Sacré-Cœur m'a inondé à Montmartre  
Je suis malade d'ouïr les paroles bienheureuses  
L'amour dont je souffre est une maladie honteuse  
Et l'image qui te possède te fait survivre dans l'insomnie et  
dans l'angoisse  
C'est toujours près de toi cette image qui passe

Maintenant tu es au bord de la Méditerranée  
Sous les citronniers qui sont en fleur toute l'année  
Avec tes amis tu te promènes en barque  
L'un est Nissard il y a un Mentonasque et deux  
Turbiasques  
Nous regardons avec effroi les poulpes des profondeurs  
Et parmi les algues nagent les poissons images du Sauveur

Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de Prague  
Tu te sens tout heureux une rose est sur la table  
Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose  
La cétoine qui dort dans le cœur de la rose

Épouvanté tu te vois dessiné dans les agates de Saint-Vit  
Tu étais triste à mourir le jour où tu t'y vis  
Tu ressembles au Lazare affolé par le jour  
Les aiguilles de l'horloge du quartier juif vont à rebours  
Et tu recules aussi dans ta vie lentement  
En montant au Hradchin et le soir en écoutant  
Dans les tavernes chanter des chansons tchèques

Te voici à Marseille au milieu des pastèques

Te voici à Coblenz à l'hôtel du Géant

Te voici à Rome assis sous un néflier du Japon

Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves  
belle et qui est laide

Elle doit se marier avec un étudiant de Leyde

On y loue des chambres en latin Cubicula locanda

Je m'en souviens j'y ai passé trois jours et autant à Gouda

Tu es à Paris chez le juge d'instruction

Comme un criminel on te met en état d'arrestation

Tu as fait de douloureux et de joyeux voyages

Avant de t'apercevoir du mensonge et de l'âge

Tu as souffert de l'amour à vingt et à trente ans

J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps

Tu n'oses plus regarder tes mains et à tous moments je  
voudrais sangloter

Sur toi sur celle que j'aime sur tout ce qui t'a épouvané

Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres  
émigrants

Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaitent des  
enfants Ils emplissent de leur odeur le hall de la gare  
Saint-Lazare Ils ont foi dans leur étoile comme les rois-  
images

Ils espèrent gagner de l'argent dans l'Argentine

Et revenir dans leur pays après avoir fait fortune

Une famille transporte un édredon rouge comme vous  
transportez votre cœur

Cet édredon et nos rêves sont aussi irréels

Quelques-uns de ces émigrants restent ici et se logent

Rue des Rosiers ou rue des Écouffes dans des bouges  
Je les ai vus souvent le soir ils prennent l'air dans la rue  
Et se déplacent rarement comme les pièces aux échecs  
Il y a surtout des Juifs leurs femmes portent perruque  
Elles restent assises exsangues au fond des boutiques

Tu es debout devant le zinc d'un bar crapuleux  
Tu prends un café à deux sous parmi les malheureux

Tu es la nuit dans un grand restaurant

Ces femmes ne sont pas méchantes elles ont des soucis  
cependant  
Toutes même la plus laide a fait souffrir son amant

Elle est la fille d'un sergent de ville de Jersey

Ses mains que je n'avais pas vues sont dures et gercées

J'ai une pitié immense pour les coutures de son ventre

J'humilie maintenant à une pauvre fille au rire horrible ma  
bouche

Tu es seul le matin va venir  
Les laitiers font tinter leurs bidons dans les rues

La nuit s'éloigne ainsi qu'une belle Métive



C'est Ferdine la fausse ou Léa l'attentive

Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie Ta vie que tu  
bois comme une eau-de-vie

Tu marches vers Auteuil tu veux aller chez toi à pied  
Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée  
Ils sont des Christ d'une autre forme et d'une autre  
croyance  
Ce sont les Christ inférieurs des obscures espérances

Adieu Adieu

Soleil cou coupé

## LE PONT MIRABEAU

Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
Et nos amours  
Faut-il qu'il m'en souviennne  
La joie venait toujours après la peine.

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face Tandis que  
sous  
Le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante L'amour s'en va  
Comme la vie est lente  
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines Ni temps passé  
Ni les amours reviennent

Sous le pont Mirabeau coule la Seine

## LA CHANSON DU MAL-AIMÉ

*A Paul Léautaud*

Et je chantais cette romance  
En 1903 sans savoir  
Que mon amour à la semblance  
Du beau Phénix s'il meurt un soir Le matin voit sa  
renaissance.

Un soir de demi-brume à Londres  
Un voyou qui ressemblait à  
Mon amour vint à ma rencontre Et le regard qu'il me jeta  
Me fit baisser les yeux de honte

Je suivis ce mauvais garçon  
Qui sifflotait mains dans les poches Nous semblions entre  
les maisons  
Onde ouverte de la Mer Rouge  
Lui les Hébreux moi Pharaon

Oue tombent ces vagues de briques  
Si tu ne fus pas bien aimée Je suis le souverain d'Égypte  
Sa sœur-épouse son armée  
Si tu n'es pas l'amour unique

Au tournant d'une rue brûlant

De tous les feux de ses façades Plaies du brouillard  
sanguinolent  
Où se lamentaient les façades Une femme lui ressemblant

C'était son regard d'inhumaine  
La cicatrice à son cou nu  
Sortit saoule d'une taverne  
Au moment où je reconnus  
La fausseté de l'amour même

Lorsqu'il fut de retour enfin  
Dans sa patrie le sage Ulysse  
Son vieux chien de lui se souvint  
Près d'un tapis de haute lisse  
Sa femme attendait qu'il revînt

L'époux royal de Sacontale  
Las de vaincre se réjouit  
Quand il la retrouva plus pâle  
D'attente et d'amour yeux pâlis  
Caressant sa gazelle mâle

J'ai pensé à ces rois heureux  
Lorsque le faux amour et celle  
Dont je suis encore amoureux  
Heurtant leurs ombres infidèles Me rendirent si  
malheureux Regrets sur quoi l'enfer se fonde Qu'un ciel  
d'oubli s'ouvre à mes vœux Pour son baiser les rois du  
monde

Seraient morts les pauvres fameux  
Pour elle eussent vendu leur ombre

J'ai hiverné dans mon passé  
Revienne le soleil de Pâques  
Pour chauffer un cœur plus glacé  
Que les quarante de Sébaste  
Moins que ma vie martyrisés

Mon beau navire ô ma mémoire  
Avons-nous assez navigué  
Dans une onde mauvaise à boire Avons-nous assez  
divagué  
De la belle aube au triste soir

Adieu faux amour confondu  
Avec la femme qui s'éloigne  
Avec celle que j'ai perdue  
L'année dernière en Allemagne  
Et que je ne reverrai plus

Voie lactée ô sœur lumineuse  
Des blancs ruisseaux de Chanaan  
Et des corps blancs des amoureuses  
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan  
Ton cours vers d'autres nébuleuses

Je me souviens d'une autre année  
C'était l'aube d'un jour d'avril

J'ai chanté ma joie bien-aimée  
Chanté l'amour à voix virile  
Au moment d'amour de l'année